

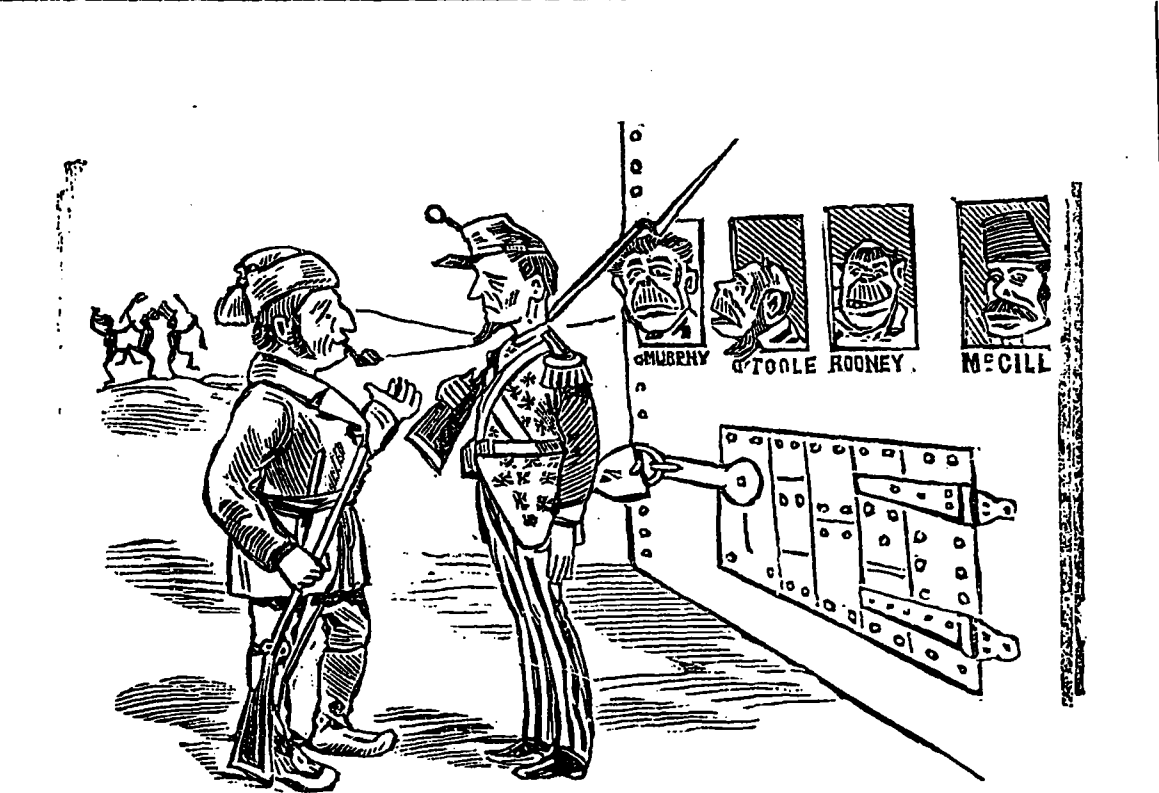


BERTHELOT & Cie | Abonnements : | Le No. UN Cent | Bureaux : | **H. BERTHELOT**
 Editeurs-Propriétaires. | Un an..... \$0.50 | 35 St. Gabriel. | Rédacteur-en-chef.

LE PREMIER ET LE SEUL VRAI VIN DE QUININE DE CAMPBELL
 ET TOUTES LES MALADIES DE FIEVRES, MARIAGES, LE GRAND TONIC RENFORCIS SANT-JOUR

FEUILLETON de CANARD
LE SIRE DE LUSTUPIN
 Par ERNEST CAPENDU
 (Suite.)

—Et moi ! — dit Barba. — Si un malheur si grand lui était arrivé, est-ce que vous croyez que je l'aurais abandonnée cette bonne et chère demoiselle ?
 — Je sais bien que tu serais restée près d'elle, Barba, mais qu'ussiez vous fait tous les deux ?
 — Dam ! je ne sais pas !
 — Je n'ai, hélas ! que quelques économies bien petites à laisser à mon enfant. Je n'ai que le revenu de mes places.
 Or, moi mort que deviendrait Catherine ? Une jeune fille de famille noble seule au monde, sans parents, sans appui.
 Jamais jusqu'alors je n'avais quitté ma fille, et l'existence de Catherine me semblait tellement liée à la mienne que je n'avais pas eu cette pensée. Lors de ce voyage cette pensée naquit de la séparation.
 Elle m'apparut lumineuse, je te le répète : si j'étais mort par suite d'un accident ou d'un crime, quel remords n'eût pas été le mien en rendant le dernier soupir et en songeant que Catherine allait demeurer seule, plongée dans la misère.
 — Et cette pensée vous vint d'elle-même, comme cela, sans motif ?
 — Oui et non. Ce fut l'acte concernant ma nomination qui me la fit naître.
 — Comment, monsieur ? On parlait de mademoiselle Catherine dans cet acte ?
 — Indirectement, mais il était question d'elle. Aux termes de mon bre-



SUR la FRONTIERE du NORD-OUEST

Ladébauche. — Ecoute, oncle Sam, j'espère que tu ne feras pas de bêtises. Aie l'œil sur ces Faignants et ne les lâche pas pendant que je ferai un peu de flaubage par là-bas.

vet de "souverain maître et inquisiteur-général des eaux et forêts" de monseigneur de Guise dans son duché de Lorraine, je laisse cette charge et ses revenus au mari de Catherine.
 — Oui ! oui ! je sais.
 — C'est en songeant à cette clause que je sentis naître en moi la pensée dont je te parlais.
 A mon retour, tu te rappelles, j'allai tout aussitôt remercier le baron de Céranon, car ce n'est pas au duc, mais à lui, que je suis redevable de ces heureux événements.
 Il me reçut avec un amical empressement.
 Il me demanda si mon voyage avait été bon, si j'étais content. Je répondis en le remerciant avec effusion.
 Alors j'étais loin, bien loin de supposer ce qui devait être. Qui m'eût dit que l'ami intime du duc de Lorraine songerait à ma fille, m'eût paru faire une plaisanterie de mauvais goût. Aussi abordai-je la question relative à Catherine avec une franchise sincère :
 — Ce qui m'a touché le plus, — lui dis-je, — dans votre délicate et

généreuse action, c'est que vous avez songé à Catherine.
 Céranon me regarda en souriant :
 — En vérité ? — dit-il.
 — Oui ! — repris-je, — vous lui assurez non seulement une dot, mais une fortune dans l'avenir.
 Alors je racontai à Céranon, dans l'épanchement de mon cœur, la pensée qui m'était venue.
 — Comprenez-vous, cher ami, — lui dis-je, — si j'étais mort ! Que serait devenue Catherine ?
 — Oui, — me dit-il, — une jeune fille, belle et séduisante comme la vôtre, ne peut demeurer seule sans une main ferme pour la protéger et pour écarter ceux qui voudraient lui faire suivre une voie mauvaise.
 — Enfin je suis revenu sain et sauf, mais cette pensée me tourmente encore.
 — Il y a un moyen de vous tranquilliser, — reprit Céranon en souriant.
 — Lequel ?
 — Placez près de Catherine un protecteur naturel, et comme elle n'a pas de père, donnez-lui un mari.

— Un mari ! — dis-je. — Où le trouver ?
 — Oh ! c'est facile. Mademoiselle Catherine est jeune, jolie, instruite, aimable et spirituelle. Elle est de bonne famille et votre position est belle, sans compter ce qu'elle peut devenir. Un mari se rencontrera vite.
 — Oui, mais il me faut des garanties de bonheur pour Catherine.
 Céranon me regarda encore :
 — Qu'entendez-vous par là ? — me demanda-t-il.
 — J'entends que je voudrais trouver pour gendre un homme qui ne fût plus assez jeune pour m'inspirer d'inquiétude, ni trop vieux pour inspirer des regrets à Catherine. Je le voudrais galant, aimable, instruit...
 — Homme de guerre ?
 — Oui, — mais je voudrais qu'en même temps il s'occupât de fonctions diplomatiques, je m'entendrais mieux avec lui, et ma fille aurait alors une existence moins troublée et plus heureuse.
 Céranon m'avait écouté.
 Il se leva vivement, il marcha dans la salle, puis il revint vers moi :

— Mon cher monsieur de Lespars, — dit-il en me prenant la main, — croyez-vous que je sois trop vieux pour songer à me marier ?
 — Allons donc ! — dis-je en souriant et sans comprendre encore, — trop vieux, vous ! Mais vous avez quarante ans à peine.
 — Quarante ans ! — me dit-il. — J'en ai près de cinquante, — mais si j'ai près de cinquante ans d'âge et de corps, j'en ai trente de cœur car je n'ai jamais aimé, — ajouta-t-il avec un accent qui me causa une émotion subite. — Je suis homme de guerre, mais je suis instruit et plus diplomate encore qu'officier, je vous promets d'être galant et aimable, voulez-vous de moi pour gendre ?
 En attendant ces paroles, — poursuivit le conseiller, — je crus à une sauterie et je n'osai répondre.
 Mais Céranon se montra sérieux, et bientôt le doute ne fut plus permis. Alors la joie inonda mon âme.
 Tu te rappelles ce qui s'est passé, Barba ?
 Il avait été convenu que nous ne préviendrions Catherine, du consentement de laquelle j'étais certain, car elle ne pouvait rien rêver d'aussi beau, que le jour où le baron enverrait son cadeau des fiançailles.
 — Oui ! oui ! — dit la vieille gouvernante, — je me rappelle ce jour-là !
 — Le mariage a été fixé pour le 15 du mois de janvier.
 — Mais vous dites dans huit jours, monsieur le conseiller, et nous sommes le 21 décembre.
 — C'est Céranon, qui, ce matin même, m'a écrit pour me dire qu'il fallait avancer l'époque. Le roi se meurt et les fêtes d'un nouvel avènement pourraient entraver l'union et la faire reculer indéfiniment.
 — Je comprends.
 — Et puis, Céranon est pressé.
 — Ça se comprend encore.
 — Pourquoi ?
 — Dame ! — à son âge...
 — Son âge ! son âge !
 — Oui ! son âge...
 — Il est plus jeune que moi.
 — Pas de beaucoup !
 — Suffisamment, néanmoins, pour faire un bon mari.
 — Oh ! oh !...
 Le conseiller regarda la gouvernante.
 — Tu dis ?
 — Rien ! — Nous verrons ! — répondit Barba en grommelant.
 — D'ailleurs, reprit le conseiller, — ce mariage presse. — Il a été annoncé officiellement à tous mes amis, il ne faut pas, pour ma fille elle-même, qu'il soit ajourné.
 — C'est vrai ! — dit Barba.
 — Et maintenant, ma bonne Barba, — continua le conseiller en changeant de ton, — si je t'ai raconté tout